

Brèves de Chine

Christian Doumet

Volume 38, numéro 6 (228), décembre 1996

Lettres de France

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32548ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Doumet, C. (1996). Brèves de Chine. *Liberté*, 38(6), 120–135.

CHRISTIAN DOUMET

BRÈVES DE CHINE

6 avril, 19 heures 20

Je ne verrai donc pas ton ombre frêle se dessiner sur le tarmac... Tant mieux ! Plus libre ainsi de la sentir s'agrandir au caprice des lieux. Et plus sûr d'échapper à l'élégie ritournelle du départ, si prête à convoler avec l'avion nommé du nombre sept cent quarante-sept, où je demeure pour quatorze heures maintenant bouclé, pressurisé, contraint de dégorger mon sentiment. Ah !

(« Si tu rends un peu d'eau par les yeux, disent les nuages tant qu'ils nous portent, c'est après tout que les éléments te sont plus familière alchimie que tu ne crois. »)

Il fait nuit, il fait jour, on décharge le temps, on est entré dans d'autres profondeurs.

Atterrissage en douce violence. On dit : « dehors, le 7 ». Curieux ; moi je pensais que nous serions déjà le 15, ou le 36. Et que tu m'attendrais au port, par délicatesse, venue seulement un tout petit peu plus vite que moi – quant au moyen, je n'en veux rien savoir puisque c'est une surprise. Mais personne ! Tu seras donc plus loin.

7 avril, 16 heures 30

Je note en attendant : « les grandes perspectives sont idéologiques ; l'espace proche, empirique ». Opposition qui, à peine formulée, commence à se réduire en cendres.

Dans quelques heures, elle ne vaudra guère plus que le néant de crépuscule qui s'annonce, là au fond, droit dans l'axe d'une gigantesque avenue : poudroïement avec rumeur indistincte, ville soucieuse avant tout de ne pas voir ce qui se joue dans ses coulisses.

Dès la nuit tombante, en effet, le corps d'athlète des immeubles se met à vaciller. (Souviens-toi, Breton, *Poisson soluble* que nous lisions, non sans terreur : « Tout chancelant, un gratte-ciel avançait vers nous »...) Les échafaudages de bambou, habités jusqu'à l'étage le plus céleste, hésitent entre la pesanteur du chantier et déjà l'évanescence des ruines.

19 heures 50

Les échoppes qui rampaient à ras terre, ont commencé de grandir à mesure. Lumière blafarde, néon néant. Voici donc une ville sous les espèces du plus menu commerce, faite d'un peu de boue, de quelques toits et de beaucoup d'odeurs. Voici une ville avec, dedans, la palabre, les voix aigres et la crasse des billets usés jusqu'à l'immatériel. Un escadron de petits militaires traverse l'avenue défoncée au pas de course. Il s'engouffre dans une bâtisse noire sans ralentir l'allure.

Plus loin, sous un pont d'autoroute, des couples non point jeunes dansent dans l'obscurité complète sur une musique d'aucun temps, d'aucun lieu connu. Une danse singulière, d'ailleurs, pesante et chaloupée, entre rock et menuet.

Je vois bien que tu n'es pas venue.

8 avril, 16 heures 55

Je pars donc, sans toi. Gare centrale, guichet numéro 3, « pour les étrangers ». Boulier posé sur la console de l'ordinateur. On hésite à me dédommager d'un billet dont je n'aurai pas l'usage. Papier carbone. Reçu en

quadruple exemplaire sur une pelure si fine, si volatile qu'elle tient à peine entre les doigts. Trois femmes vêtues d'un uniforme parlementent en riant. Sans rien faire.

19 heures

Train Pékin-Wuhan. Quelque chose d'emblée qui, en nous, participe au terreux. À la sympathie du groin et de l'enfouissement. De petits feux malingres oscillent au pied des arbres, le long de la voie, dans la campagne crépusculaire. Braises, déjà de terre, encore de flamme. Peu à peu, ils s'éteignent. S'ensevelissent plutôt. Comme mangés par la tourbe.

9 avril, 6 heures 20

Tandis que le train commence à franchir les collines, au nord du bassin de Wuhan, c'est sans doute un cortège funèbre qui a passé dans la fenêtre du compartiment. Une cinquantaine de paysans à grandes enjambées sur un sentier longeant la voie. Cinquante villageois qui brandissent leurs bannières de couleurs vives, et chantent au son d'un tambour et d'une unique trompette. Le mort – celui que je crois tel – porté, lui, sans ménagement sur une sorte de palanquin-civière fleuri de mille ornements de papier. Puis tout disparaît. Reste la joie de ces activistes du funéraire.

13 heures

Wuhan. Seul dans le petit cabinet sans fenêtre d'un restaurant au bord du lac de l'est. Il pleut dehors, et la saison n'en finit pas de ressembler aux jours du plus sale ennui. Dix ou douze petites serveuses à peine nubiles font sans cesse irruption dans ma pièce surchauffée, m'observant avec insistance, par désœuvrement. Mais me dévisagent avec plus de raideur, avec plus d'indifférence encore les trois chaises noires de bois laqué

autour de la table carrée où mon couvert n'occupe qu'un espace discret.

13 heures 45

« Chère petite amie, j'aime le fax, la lettre sans délai. On n'est plus obligé de regarder au nombre de ses mots comme autrefois, du temps des télégrammes. Je peux même te faire entendre, si je veux, le chant du coq qui m'accompagne, en fond de cour, tandis que je tape ces lignes sur une vieille machine mécanique au clavier plus abrupt qu'un amphithéâtre antique. Tu vois, je suis en Chine où je ne t'ai pas trouvée. Mais je ne désespère pas que tu me rejoindras. Quatre vols par semaine. Si tu prends celui de dimanche soir par Hong Kong, nous pourrons nous rencontrer à Shanghai. J'irai bien sûr t'attendre. Si tu prends le suivant, mardi donc, par Pékin, prévien-moi en retour au numéro ci-dessous.

« J'attends deux heures pour expédier ce fax. Tu le trouveras à ton réveil, puisqu'à Paris le jour se lève au moment même où je t'embrasse. »

C.

23 heures 40

La pauvreté de certains lieux, mieux accomplie, plus éloquente que le luxe ordinaire. Ces deux pièces où je demeure maintenant, mille souvenirs de tabac refroidi les hantent, et aussi bien la trace d'hommes égarés à eux-mêmes, prenant seulement soin de déposer sur ces murs, dans ces rares meubles en faux bois, à même les replis d'une moquette sismographique, les symptômes de leur perte. Tous ornés, comme je le suis, du nom fantomatique d'« expert étranger ».

Comme on se glisse avec aisance dans ces draps gris et anonymes ! Comme le corps, et chaque geste s'accordent facilement à cet ordre sans joie et sans tristesse des

objets de passage ! Presque bien... C'est avec eux, avec ce terne et maigre fourbi qu'il y aurait avantage à se faire ensevelir. Sûr qu'il ne pèserait pas plus lourd qu'une obole dans la bouche des morts.

10 avril, 18 heures 25

Ville chinoise. Lieu en soi de la crise que tant de voix, de visages écorchés dénoncent. Chaque regard, sur quoi qu'il se pose, interrogeant : comment *cela* qu'en cet instant je vois, va-t-il finir ? Une blessure, ou plaie ouverte mêlée soudain à une équivalente blessure dans le monde, dont on serait venu tout exprès recueillir la souffrance. Mais volontaire, ce recueillement bien sûr perd tout pouvoir de nous atteindre au fond. Ainsi réduit, amer voyageur, au pur spectacle de ta désolation...

18 heures 35

Campus. Jour qui tombe sur le lac avec une incroyable lenteur, par cette baie aux vitres lacérées de papier collant jaune. J'ai vu le ciel depuis le fond d'un tel malaise : dénué de couleur – sauf peut-être, sur la feuille parfaitement blanche de ce carnet, un appétit de bleu avant la nuit. On n'entend, alentour, que le chant d'oiseaux soudain diserts, auquel se mêlent des conversations brusques et modulées. Loin, très loin, parmi des arbres sans doute comme ceux d'ici bourdonnant de moustiques, des haut-parleurs grésillent les nouvelles quotidiennes du *reste du monde*. La vie prête à se refermer sur ce dernier lâcher un peu hâtif, à la façon d'une coda négligée.

23 heures 07

Rien qui ne me soit ici moins étranger que les cuisines des petits restaurants du bord du lac. J'aime y

séjourner entre d'immenses marmites noircies où palabrent une huile toujours en révolution, des baquets de poulpes et d'anguilles vives, des bouillons soyeux comme de la lave. Les neiges de légumes épluchés, les légumes presque noirs de tiges, d'herbes, d'algues en tas déposent à même le sol de terre battue. Le feu brille au cœur de grands fourneaux en argile grise. Il est le centre de ce volcanisme où s'affaire un génie gras et ruiselant, où gravitent des fées de porcelaine, insensibles on dirait à la température. Mais elles, il est vrai, ne se mêlent pas de toucher aux mutations de la matière. C'est là vraiment, assis sur une caisse, que je voudrais dîner, sans une parole, de glu blanchâtre, de vin jaune bourbeux et tiède, de friture.

11 avril, 15 heures 32

L'ordure à fleur de bouche.

17 heures 15

Ville chinoise. Au milieu de l'avenue principale, un *sit-in* de vieillards protestataires (on ne connaîtra jamais la nature de leur revendication) qui très vite paralyse toute circulation. La police, visiblement désarmée, choisit de les déloger après quelques minutes de négociation. Les vieux avaient pris soin de s'asseoir sur des feuilles de journal. Dès qu'ils se lèvent, les autobus bondés repartent. Les journaux s'envolent au vent.

23 heures 10

J.-M. G. qui, comme moi et comme tant d'autres, fûtes à Wuhan ; J.-M. G. qui, comme moi aujourd'hui, fîtes à vélo le tour du lac (certains ici ont gardé le souvenir de votre randonnée) ; qui au retour, ou longtemps plus tard, écrivîtes en souvenir de ce lac une page de votre livre *L.* dans lequel je la lis ce soir tandis que moi

aussi je viens d'accomplir ce parcours obligé du passant étranger exclu presque de tout en ces lieux, hormis la petite Helvétie rousseauiste, un lac serré entre collines et pagodes, serré dans nos mémoires – car lisant, là ce soir, oui, je reconnais la vôtre.

J.-M. G., connûtes-vous aussi ce jardin botanique où une vieille Chine reprend la scène et comble, à grands gestes de plantes naines, l'espace d'introuvable paradis ? Fûtes-vous parmi bambous et hibiscus, palmes lascives, ruisseaux, arbustes, inspiré plus que moi aujourd'hui, enfourchant mon vélo roturier sur des ponts en dos d'âne ? Inspiré plus que moi par les noms inatteignables de cette enceinte végétale ? Je m'étonne de ne pas lire un seul mot à propos de ce mur que, comme moi aujourd'hui, il dut vous arriver de côtoyer, derrière lequel s'élevaient pourtant les musiques d'une absolue paresse. Mais c'est le lac, décidément, le lac et sa reconnaissable Helvétie qui vous intéressaient. Moi, l'inaction parmi des millions de feuilles vertes.

Tout nous poussait sur les mêmes voies, cher J.-M. G. que j'ai tant de plaisir à lire ce soir. Et je ne m'explique pas cette déviation entre nos deux portions de vie : elles avaient tout pour se ressembler le plus exactement.

J'aime cependant le titre d'un de vos chapitres : « Cruauté des lieux ».

12 avril, 11 heures 15

Li Bai, ou Li Tai Bai, visitant le Pavillon de la Grue jaune, y lit le poème célèbre de Cui Hao qui lui est consacré, et décide de ne jamais écrire de poème sur le Pavillon de la Grue jaune.

Cette leçon nous parle de l'empire des clichés. Elle dit de certains lieux qu'ils se sont, avec le temps, constitués en thèmes obligés de poésie. S'y affrontant, le génie des auteurs fait ou non ses preuves. Le monde tend ainsi

aux prétendants le matériel de leur exercice, les armes même de la vérification. Poésie ne serait donc, dans ce sens, que la réalisation parfaite d'un cliché, et sa saturation. Une fois saturé, celui-là ne vérifie plus rien. Il s'est *accompli*, présent sous cette nouvelle et définitive forme, à la mémoire de chacun. On peut détruire le Pavillon de la Grue jaune – ce qu'on n'a pas manqué de faire. La transsubstantiation des lieux communs du monde en lieux communs de la langue s'est opérée. C'est ainsi que l'univers entier devrait finir par s'abîmer en une immense collection de poèmes, comme l'empire, selon une nouvelle de Borges, se recouvre finalement d'une carte géographique qui se substitue à lui, le représentant *en grandeur réelle*.

23 heures 15

« Mon fax du 9, je m'en aperçois, omettait le numéro de la réponse. Ton silence s'explique donc ! L'en-tête de cette page répare l'oubli. Dis-moi si tu viens, et comment ! Vol ; jour. J'irai t'attendre. Le voyage n'est rien. La Chine est enivrante. Réponds ! Réponds ! (Mais à l'heure qu'il est, je sais que tu navigues entre porte de la Chapelle et porte des Ternes. Le périphérique fait son flot ordonné et paisible des fins de semaine. Rien à voir avec le sauve-qui-peut d'ici. Je t'accompagne un peu, avant de tomber, endormi, dans des circulations plus périlleuses de t'espérer...) »

C.

23 heures 55

L'une des villas du président Mao. Vaste « palais » années cinquante, que personne ou presque ne vient plus visiter – j'y suis seul absolument, errant par des galeries interminables, bordées de baies à gauche, à droite comme lancées à travers l'épaisse touffe d'un parc en

train de retourner à son état sauvage. La nuit tombe et tout, de ce noir labyrinthe, s'en va à l'abandon. Aux recoins, sous des volées de marches, dans certains replis morts des coursives, on a dû entasser à la va-vite, dès le lendemain du deuil, des monceaux de chaises, de rideaux défraîchis, de mobilier rompu. Salons vastes et intimes comme des gymnases, bureaux désaffectés, corridors vains : le seul bruit vient des arbres, c'est l'égouttement après une fine pluie, ou peut-être déjà l'insinuation de quelques fuites. La piscine où l'on accède enfin, après encore une salle de réunion : immense et vide ; au mur, les mosaïques délabrées à motifs de hérons et de grues géantes. Sur le pourtour, près des vitres et déjà sous la respiration des hêtres, on a laissé se faner les grands fauteuils de rotin gris. Plus que tout, ces longs bras raides, cette faible inclinaison du dossier, cette arrogance d'un corps absent mais mystiquement assigné au pouvoir, parlent de l'homme dont quelques clichés, quelques poèmes brodés sur fond de velours pourpre maintiennent tant bien que mal la présence fantomatique.

Près de la chambre, au bout de l'aile la plus reculée, les dernières photos prises peu avant la fin. Par un hall attenant, la voiture officielle s'engouffrait dans la villa, presque jusqu'au pied du lit. Ainsi est-il aussi entré dans la mort, par les arcanes d'une maison creuse où il avait pris soin d'établir le vide. Maison « Chine ». Maison « pouvoir ». Ou cette maison peut-être que tout mythe édifie comme la plus naturelle de ses habitations : le palais déserté du Minotaure.

13 avril, minuit 20

Pauvreté abondante.

minuit 45

Que dit-on des lieux, qui n'est pas soi ? Ainsi usons-nous notre patience, notre curiosité à reconstruire des fragments d'espace commun modelés par notre monde singulier. Plus la matière résiste, plus le travail d'échafaudage se complique – et s'enchanté.

C'est seulement en ces heures extrêmes de la fatigue que l'incertitude de ta venue me devient légère, presque indifférente et indolore.

9 heures 50

On aurait pu tenir en face de soi des spectacles plus époustouflants. Des horizons grandioses, pleinement dévorés par la signification du pittoresque. Des pages pleines à ras bord, bien tendues entre les mains, amidonnées par l'impeccable raideur « Chine ». Au lieu qu'il a fallu frayer son passage à travers les viscères d'une ville aux lents écoulements pour faire halte, de temps à autre, devant un reste de mémoire abîmé, parmi les déjections d'autoroutes et de voies ferrées ; à contre-courant d'une interminable digestion (là, d'ailleurs, tout un peuple accroupi sur les trottoirs, quelle que soit l'heure, à manger dans ses gamelles émaillées, déjà en position de déféquer). Ce qui serait vraiment une leçon, peut-être un roman d'apprentissage à soi seul, c'est de suivre méthodiquement le trajet de chaque ordure. La transformation du visage des choses entre la possession et l'abandon. La métamorphose du rebut. Façon aussi de tenir ensemble la totalité des désirs et des hantises. D'entrer dans l'inconscient du monde. On inventerait une fameuse espèce de savants !

11 heures 40

Première causerie à l'université de Wuhan. Quarante faces d'étudiants.

D'une quarantaine de visages qui vous fixent, on ne sait rien dire. Ou peut-être quelque chose affleure-t-il alors, qui n'appartient nullement à l'expressivité du visage ; qu'on ne saurait déceler sur un seul. Ici, le très profond, archaïque et viscéral malaise de l'incompréhensible. Quarante corps, et plutôt que visages, quarante ventres, torses, sternums, tendus contre et vers ce fragment détaché du continent de la monstruosité que je me sens devenu d'un coup sous cette radiation d'étonnements.

Comment, aussitôt, ne pas me reconnaître *aux mains* de ce qui me métamorphose ? Aux mains, et peut-être un peu *sous le charme*. Intrus, ici vraiment. Tout un pan de notre culture s'arme et se mobilise alors, qui nous a appris à jouir même des attributs obscurs de notre singularité.

Que reçoivent-ils de moi, ces visages ? Je cite les premiers vers de « Zone ». Soudain, « Bergère, ô Tour Eiffel... » dresse devant mes yeux, avec une évidence presque tangible, la face tendre et aimante de la liberté qu'il fallut pour risquer ces trois mots ensemble, dans le sommeil général.

12 heures 55

Sou Tong Po, poète de la dynastie des Song, a inventé la recette d'un beignet au sucre qui porte son nom. Je rêve un instant de la quenelle Deguy, du pâté Réda, de la sauce Pierre Oster ...

15 heures

Déjà vu, déjà connu jadis à Istanbul, devant la Mosquée bleue, ces abominables mendiants qui exhibent leur invalidité comme une marchandise saisonnière. Si extravagant, cet homme-tronc posé sur une planche à roulettes (minuscules) qui se propulse, des deux bras, à

grands coups de fers à repasser ; si spectaculaire qu'on ne sait si on doit applaudir ou pleurer. Lui d'ailleurs absolument indifférent à la nature de mes sentiments. Une vieille femme édentée, tortueuse comme un cep, s'accroche à moi. Du métier, dans cette assurance ! Elle me regarde par en dessous ; elle joue à me faire peur ; elle connaît ses pouvoirs : ils sont magiques. Je refuse doucement. Mais ce n'est pas refuser qu'il faut, c'est *repousser*. C'est se montrer violent avec les plus faibles des faibles. Tu n'oseras pas, dit-elle entre ses gencives, tu n'oseras pas ! Il faudrait lever la main, détacher cette ventouse qui revient sans arrêt. La pire des disgrâces est une force surhumaine ; rien qui ne lui soit permis.

Ils sont tous là, à jouer leur comédie de miracles et de gémissements professionnels, devant ce temple bouddhique dont le nom signifie curieusement « retourner à l'origine ». Ils sont là, occupés de leur démangeaison, à se redire sans doute ces mots brodés sur les bannières qui entourent la statue de Bouddha : « Le ventre est assez grand pour contenir ce qu'on ne peut supporter ».

18 heures 20

Petite maison à l'orée du campus, où une famille prépare le repas du soir sur une grande flamme fumeuse, à côté de la porte. L'huile bouillonne. Devant l'entrée s'entassent les immondices qu'ils enjambent pour atteindre une marmite noircie. Les enfants rient du grésillement en sautant sur l'odorant matelas.

18 heures 25

En chemin : ce ciel gris qui pense hermétiquement à notre place.

Il fait un froid à ne pas s'arrêter de marcher. C'est pourquoi j'écris encore, tandis que je passe devant le bâtiment des étudiants, au milieu des odeurs et des

bruits (un violon qui s'exerce, le roucoulement de l'huile, le caquet d'une poule...) Mains bleues.

19 heures

Toute la journée, j'ai attendu ta réponse, fatiguant les employés du bureau des affaires étrangères, les harcelant, les menaçant même s'ils ne retrouvaient pas ce fax qui ne pouvait pas ne pas leur être parvenu. Mais ils n'entendaient rien à cette obstination. Le bureau ressemble à un gymnase. Des tables encombrées de documents administratifs au papier jauni ; des piles de diplômes entre les bouteilles isothermes où se conserve brûlante l'eau du thé vert ; des bicyclettes aussi, dans un coin. La lumière grise et jaune tombe par des vasistas. Là officie une femme affable et douce qui parle un bon français. On dirait qu'elle me comprend. Mais elle n'a rien trouvé. Je commence à penser que tu es déjà partie, que je recevrai ton appel de Chine même, et peut-être par téléphone...

19 heures 35

Temple taoïste. Dans une arrière-boutique officie un médecin sans instrument. Beau visage à la Borges : vieux sage ou vieux filou. Il m'ausculte le pouls, les doigts, puis déclare sans hésitation que j'ai le feu au foie, ce qui cause mon rhume. Je remercie. Derrière moi, allongé sur une table, un patient que je n'avais pas remarqué se déplie lentement, se relève et s'éloigne sans mot dire. Il me sourit – est-ce à moi qu'il sourit ?

Tu vois, je tente les entrées d'un monde. C'est à peine si je parle : frappe, plutôt ; frappe contre une paroi aux multiples apparences, rencontrant quelquefois une résonance, un creux, comme là où il y aurait la grotte de la Sibylle. Borges m'a parlé, mais par signes incompréhensibles. Je sais bien qu'en fait, c'était elle. Ou toi, un

peu, énigme ! Toi, Sibylle, présente en ces témoins du mystère mieux que par l'improbable et muet téléphone où je continue malgré tout à guetter un grelottement.

22 heures 20

Impossible que tu débusques un numéro où m'atteindre ! – mais je connais aussi, d'expérience, l'imprévisible et miraculeuse ingéniosité dont tu es capable dans ces moments-là. Voyons donc !

23 heures 13

Monsieur Y. est un mandarin. Sourire de lame. Catogan impeccable dans le gris métallique de sa soixantaine. Chacune de ses phrases, limée jusqu'à l'excès, laisse perler trois ou quatre précieux n'est-ce pas. Mais, au milieu de ce goutte-à-goutte, le sens se perd, d'ailleurs définitivement emporté par un petit rire mécanique. À la fin, on n'a rien compris à ce qu'il voulait dire. Il se recommande de l'amitié de P.O. et de G.R. Jadis, à Paris, il fréquenta dit-on les surréalistes tardifs, et en garde quelque chose d'éminemment gourmé dans le dévoiement.

14 avril, 9 heures 30

Hôtel Jiang Han, l'ancien consulat de France à Hankéou. J'y déjeunai hier. C'est donc là que siégea le consul Paul Claudel. Là, donc, qu'entre deux négociations à propos d'une concession ferroviaire, il écrivit « La Pluie » de *Connaissance de l'Est*. Là, les deux fenêtres par où il s'abreuva à la « copieuse rasade » ! Ce lieu que j'ai souvent imaginé (pourquoi ?) comme un rez-de-chaussée du faubourg Saint-Germain *en rase campagne*, le voici bâtisse coloniale repeinte en jaune criard aux limites d'une cité délabrée : trop *réel*. Cependant l'un des meilleurs restaurants du lieu, où les serveuses portent

des jupes fendues sur le côté jusqu'à la naissance des fesses et s'empourprent dès qu'on leur parle.

18 heures 02

Guidé tous ces jours par Émile, un étudiant d'une parfaite distinction. Longuement silencieux, au cours de nos randonnées à pied ou à bicyclette, il s'engage soudain dans des développements acrobatiques sur le taoïsme. Jamais surpris de rien, ni de la misère ni du luxe, il marche à mon côté, articulant son français approximatif comme une petite et très lente gymnastique : son taï-chi matinal dans un parc. Il ne dit pas « oui », mais toujours « bien sûr ». Ce qui donne des dialogues comme :

— Avez-vous faim, Émile ?

— Bien sûr !

Ou :

— Sommes-nous loin ?

— Bien sûr !

Ou un peu plus tard dans la conversation :

— Avez-vous un inconscient, Émile ?

— Mais bien sûr !

Nous vivons donc ensemble sur le registre perpétuel de l'évidence. Et de fait, un peu de ce monde m'aura paru moins dur, et même confortable, grâce à cette seule affirmation renforcée.

22 heures 23

Monsieur Y. m'accompagne à travers le campus. Sa conversation toujours aussi chaotique et hilare. Ainsi, dans un éclat de rire : « J'ai été victime de l'altérité de Mao. » (?) Il marche à peine. Lévitte, plutôt, porté par une nuée d'invisibles oiseaux. Me donne rendez-vous pour demain, à 7 heures 45, juste avant mon départ. Mystérieusement.

15 avril, 10 heures 17

Monsieur Y. n'est finalement pas venu.

J'aurai donc quitté mon galetas sans avoir senti broncher le combiné. T'avouerai-je, un jour prochain, que j'ai passé les dernières heures reclus, rideaux tirés, presque immobile, dans la seule amitié d'un fauteuil osseux, à attendre avec lui que quelque chose nous fasse signe ?

Claudiel : « Ivre de voir, je comprends tout. »